Cahiers Fablijes
ISSN : 2999-9154
Éditeur : Université Lumière Lyon 2

1 | 2023
Il faudrait donc qu'elles lisent beaucoup ?

De Caroline à Victorine : Flaubert pédagogue

L'éducation des filles par la lecture – pratique, théorie et fiction

Stéphanie Dord-Crouslé

https://publications-prairial.fr/fablijes/index.php?id=156

DOI : 10.35562/fablijes.156

Référence électronique
Stéphanie Dord-Crouslé, « De Caroline à Victorine : Flaubert pédagogue », *Cahiers Fablijes* [En ligne], 1 | 2023, mis en ligne le 14 avril 2023, consulté le 29 mai 2024.
URL : https://publications-prairial.fr/fablijes/index.php?id=156

Droits d'auteur
CC BY 4.0

Prairial
Pôle éditorial
Lyon Saint-Étienne

SOMMAIRE

Marion Mas
Introduction

Représentations de la lecture féminine

Lucie Nizard
Petites lectrices, petites masturbatrices

Stéphanie Dord-Crouslé
De Caroline à Victorine : Flaubert pédagogue

Jérémie Alliet
Parler de la lectrice, parler à la lectrice

La lecture des filles : une affaire de classe ?

Béatrice Bloch
Le roman refusé aux jeunes filles. Reste la littérature

Céline Zaepffel
Des filles et des fables

Affranchissements ?

Marion Mas
Une littérature féminine ?

Caroline Raulet-Marcel
D'une éducation sociale à une éducation littéraire

Zoé Commère
La Fronde (1897-1905) : un point de vue féministe sur les lectures des jeunes filles ?

De Caroline à Victorine : Flaubert pédagogue

L'éducation des filles par la lecture – pratique, théorie et fiction

Stéphanie Dord-Crouslé

RÉSUMÉS

Français
Sans enfant, Flaubert a pourtant eu l'occasion de s'intéresser de près à la pédagogie, et spécialement à la question de la lecture pour les filles, dans la mesure où il a assuré, en grande partie, l'éducation de sa nièce Caroline. Dans cette entreprise qu'il estime réussie, il a mis en pratique des théories bien arrêtées qui articulent, dans une savante combinaison, les compétences individuelles innées de l'élève avec un enseignement exigeant. Dans la fiction, il a au contraire orchestré différents « ratages » de cette même combinaison, de la grande et mauvaise lectrice Emma Bovary à l'orpheline Victorine, éduquée par Bouvard et Pécuchet, et dé-moralisée sans même avoir eu besoin de lire.

English
Although he had no children, Flaubert had the opportunity to take a close interest in pedagogy, and especially in the question of reading for girls, insofar as he provided, in large part, the education of his niece Caroline. In this endeavour, which he considered successful, he put into practice well-developed theories that combined the innate individual skills of the pupil with demanding teaching. In fiction, he has instead orchestrated various "failures" of this same combination, from the great and bad reader Emma Bovary to the orphan Victorine, educated by Bouvard and Pécuchet, and de-moralised without even needing to read.

INDEX

Mots-clés
Bouvard et Pécuchet, éducation, Flaubert (Gustave), lecture, littérature pour les filles, Madame Bovary, pédagogie

Keywords
Bouvard and Pécuchet, education, Flaubert (Gustave), reading, literature for girls, Madame Bovary, pedagogy

PLAN

L'éducation de Caroline : théorie et pratique
Interlude : les lectures d'Emma
L'éducation de Victorine : théorie et fiction

TEXTE

1 Bien que la maturité ait fait sourdre en lui quelques regrets sporadiques [1], Flaubert reste dans l'imaginaire collectif le contempteur patenté du mariage et de la famille [2]. Il suffit de se rappeler son extrême soulagement lorsqu'il lut un beau matin dans une lettre de sa maîtresse Louise Colet le démenti formel d'une hypothétique grossesse [3]. Pourtant, ce si féroce opposant à toute idée de paternité [4] a expérimenté toutes les facettes du rôle de père et d'éducateur à l'égard d'un enfant de substitution : sa nièce Caroline.

2 Pour mettre en lumière les dimensions constitutives de cet apparent paradoxe, on va voir comment, aux deux extrémités de sa vie d'adulte, les principes que l'homme-Flaubert a professés et mis en pratique dans l'éducation de sa « pauvre chère fille [5] » (dans les années 1850) s'articulent avec les recherches documentaires et l'utilisation que l'écrivain a faites (dans les années 1870) des ouvrages de pédagogie consultés pour son ultime roman *Bouvard et Pécuchet*. Le domaine de l'éducation étant particulièrement vaste, la question de la lecture servira ici de fil conducteur.

L'éducation de Caroline : théorie et pratique

3 Caroline Hamard naît le 21 janvier 1846. Sa mère, elle aussi prénommée Caroline, est la petite sœur du futur écrivain qui éprouve à son égard « une tendresse particulière [6] » jamais ressentie pour le grand frère, Achille, déjà âgé de 8 ans à la naissance de Gustave. Les deux plus jeunes enfants du chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu grandissent ensemble entre les murs de cet hôpital rouennais. La

fillette paraît d'abord plus précoce que son aîné de trois ans : elle apprend à lire avant lui alors que les leçons prodiguées par leur mère étaient destinées au cadet. Mais une fois cette étape franchie, Gustave rattrape le temps perdu et se met à instruire Caroline : « il fait d'elle son élève [7] ». Cette relation symbolique d'enseignement, doublée d'une profonde affection, se poursuit jusqu'au mariage de la jeune fille en mars 1845. Or, à peine deux mois après la naissance de la petite Désirée-Caroline, sa mère meurt des suites d'une fièvre puerpérale et son père, Émile Hamard, ancien condisciple de Gustave au Collège royal, présente bientôt des signes de démence. La petite fille va donc être élevée par sa grand-mère et son oncle maternels dans la maison de Croisset où ils s'installent alors tous trois, suite au décès brutal du D[r] Flaubert quelques semaines avant sa fille.

4 Gustave s'attache naturellement à une enfant qu'il côtoie quotidiennement et qui lui rappelle, jusqu'au prénom, la jeune défunte tendrement aimée. Tout le pousse à reproduire avec la petite Caroline la relation d'enseignement autrefois expérimentée avec sa propre sœur [8], d'autant plus qu'il occupe vraiment cette fois-ci, vis-à-vis de la fillette, la place du père. C'est pourquoi, dès qu'il revient de son long voyage en Orient au début de l'été 1851, Flaubert se met à l'ouvrage, les leçons données à sa nièce lui servant de récréation quotidienne pendant les rédactions successives de *Madame Bovary* et de *Salammbô*, comme l'explique Caroline dans ses mémoires :

> Mon oncle voulut de suite commencer mon éducation. La gouvernante ne devait m'enseigner que l'anglais ; ma grand-mère m'avait appris à lire, à écrire ; lui se réservait l'histoire et la géographie. Il trouvait inutile d'étudier la grammaire, prétendant que l'orthographe s'apprenait en lisant et qu'il était mauvais de charger d'abstractions la mémoire d'un enfant, qu'on commençait par où l'on devait finir [9].

5 D'emblée, Flaubert avait donc des idées bien arrêtées quant à l'éducation que devait recevoir une petite fille. Caroline donne quelques exemples précis de la manière dont les leçons se déroulaient dans le cabinet de travail de son oncle [10], comment il lui fit apprendre « toute l'histoire ancienne, rapprochant les faits les uns des autres, faisant des réflexions à [sa] portée mais restant toujours dans l'observation vraie, profonde [11] », et comment il lui enseigna la

géographie, non dans les livres, mais grâce aux images qui sont « le moyen d'apprendre à l'enfance [12] ». La progression pédagogique semble avoir été soigneusement conçue : bien qu'aucune trace n'en ait été conservée, Flaubert mentionne à plusieurs reprises dans ses lettres les « programmes [13] » qu'il établissait régulièrement à destination de sa nièce. Plus tard, il lui enjoignit de prendre des notes et surtout s'occupa de ses lectures. Ses recommandations, telles que les rapporte sa nièce, découlent logiquement des principes esthétiques qu'on lui connaît, en particulier quant à la question de la moralité en littérature :

> Il jugeait qu'aucun livre n'est dangereux s'il est bien écrit ; cette opinion venait chez lui de l'union intime qu'il faisait du fond et de la forme, quelque chose de bien écrit ne pouvant pas être mal pensé, conçu bassement. Ce n'est pas le détail cru, le fait brut, qui est pernicieux, nuisible, qui peut souiller l'intelligence, tout est dans la nature ; rien n'est moral ou immoral, mais l'âme de celui qui représente la nature la rend grande, belle, sereine, petite, ignoble ou tourmentante. Des livres obscènes bien écrits, il ne pouvait en exister, selon lui [14].

6 Flaubert interdit en revanche les lectures de simple divertissement [15] et, encore plus, le dilettantisme dont son élève pourrait se croire autorisée à faire montre :

> Très large certainement dans les lectures qu'il me recommandait, il était cependant fort sévère à ne rien me donner où l'amusement seul eût été mon guide, et ne me permettait jamais de laisser un ouvrage inachevé. « Continue à lire l'histoire de la Conquête, m'écrivait-il, ne t'habitue pas à commencer des lectures et à les planter là pour quelque temps. Quand on a pris un livre, il faut l'avaler d'un seul coup. C'est le seul moyen de voir l'ensemble et d'en tirer du profit. Accoutume-toi à poursuivre une idée. Puisque tu es mon élève, je ne veux pas que tu aies ce décousu dans les pensées, ce peu d'esprit de suite qui est l'apanage des personnes de ton sexe. »
> Il tenait à cette discipline intellectuelle, la jugeant fort utile ; son éducation cherchait à l'imprimer le plus possible à mon esprit. Lui, si débonnaire, était sur quelques points très rigoureux ; ainsi il voulait que l'honnêteté d'une femme ne consistât pas seulement dans la pureté de ses mœurs, mais qu'elle y joignît les qualités qu'on exige d'un honnête homme [16].

7 L'esprit humain en devenir doit être pareillement bien formé, qu'il soit celui d'un homme ou d'une femme. Et on peut porter au crédit d'un écrivain, pourtant souvent dénigré pour son apparente misogynie, cette exigence intellectuelle universelle qui refuse d'accorder à une fille – du seul fait de son sexe – une licence d'insuffisance ou un quelconque permis d'ignorance [17].

Interlude : les lectures d'Emma

8 La lecture joue donc un rôle de premier plan dans les principes éducatifs prônés par Flaubert, mais en tant qu'elle est conçue et pratiquée comme une activité exigeante, fort éloignée du simple passe-temps. Aussi la célèbre et emblématique représentante de la lectrice dans la fiction, Emma Bovary, ne ressent-elle aucun des effets positifs attendus d'une fréquentation assidue des livres. Au couvent, les lectures que fait la jeune fille ne nourrissent pas son esprit car le « profit personnel » qu'elle aspire à en retirer, « étant de tempérament plus sentimentale qu'artiste », privilégie « la consommation immédiate de son cœur [18] ». Ne cherchant pas dans les livres ce qui pourrait s'en dégager au terme d'une démarche exigeante, Emma est une mauvaise lectrice, elle qui, pendant son adolescence au couvent, a « aimé l'église pour ses fleurs, la musique pour les paroles des romances, et la littérature pour ses excitations passionnelles ». Il aurait peut-être été préférable pour la future madame Bovary qu'elle lise un peu moins – dans la mesure où elle ne pouvait pas lire « mieux ».

9 En effet, le caractère pathogène de cette consommation littéraire est corrélé avec le « tempérament » d'Emma, qu'aucune entreprise pédagogique n'aurait pu profondément modifier. Telle est la conviction de Flaubert. L'éducation ne peut véritablement porter des fruits que si elle s'applique à des individus dont le tempérament s'y prête – et il était d'emblée évident pour Flaubert que celui de la petite Caroline, fille d'une femme d'exception, devait s'y prêter. Cette conception élitiste ne peut s'appliquer à l'ensemble des individus. C'est pour cette raison que l'écrivain n'a jamais soutenu l'idée qu'il fallait éduquer le peuple, au grand dam de George Sand, devenue son amie en dépit de leurs incessantes joutes épistolaires à ce sujet. La

démocrate passionnée n'est jamais parvenue à convaincre le contempteur de la « démocrasserie [19] ».

L'éducation de Victorine : théorie et fiction

10 À la fin du mois de janvier 1880, Flaubert aborde la rédaction de ce qui deviendra – bien malgré lui – l'ultime chapitre de son dernier roman, *Bouvard et Pécuchet*. Depuis les premiers scénarios, il a prévu d'intégrer l'éducation aux activités que vont successivement pratiquer ses deux personnages [20] ; et il apparaît bientôt qu'elle couronnera l'ensemble : elle sera traitée au terme du premier volume, le second étant dévolu à la copie des deux bonshommes et à un court chapitre conclusif [21]. L'esprit dans lequel Flaubert a construit ce moment particulier de son œuvre ne fait aucun doute. Il constitue une suite logique aux idées pédagogiques qui sont les siennes depuis toujours, comme le révèle la lettre qu'il adresse alors à Maupassant : « Maintenant je prépare mon dernier chapitre : *l'éducation*. […] Je veux montrer que l'Éducation, quelle qu'elle soit, ne signifie pas grand-chose, & que la Nature fait tout, ou presque tout [22] ». Mais il ne suffit pas à l'écrivain de savoir quelle « leçon » le lecteur perspicace devra tirer de son ouvrage, il lui faut également illustrer les tours et détours scientifiques que Bouvard et Pécuchet emprunteront avant d'en arriver à cette conclusion et il lui faut les insérer dans un récit qui va voir les deux célibataires endurcis commencer par recueillir deux enfants prénommés Victor et Victorine. Aussi, dès la période de documentation intensive des années 1872-1874, l'écrivain a-t-il lu de nombreux ouvrages portant sur le domaine de l'éducation ; ils lui ont fourni d'abondantes notes qu'il a serrées dans un épais dossier aujourd'hui conservé parmi d'autres à la bibliothèque municipale de Rouen [23].

11 Dans ce dossier [24] dont Flaubert a lui-même dressé le sommaire (f° 168), la plus grande partie des livres, écrite par des hommes, ne semble pas du tout s'intéresser à l'éducation spécifique des filles [25] ; ou bien ne pose pas la question de la lecture [26] – du moins Flaubert n'en retient-il rien. Quelques ouvrages [27], en revanche, composés par des femmes, se préoccupent, à titre principal ou accessoire, de l'éducation des filles sans pour autant – toujours

d'après les notes prises par Flaubert – attacher beaucoup d'importance à la lecture. Seuls les écrits de M^me^ Campan (*De l'éducation*, f^o^ 180) et de M^me^ de Genlis (*Adèle et Théodore*, f^os^ 182-183) ont retenu l'attention du romancier à ce propos. Ainsi, M^me^ Campan déplore l'« ignorance de l'ancienne éducation des filles » en constatant que « Par le peu qu'exigeait Fénelon, il est aisé de juger du peu qu'on savait ». Chez M^me^ de Genlis, Flaubert remarque d'abord que l'enseignement prôné « est tout à fait encyclopédique » et, ensuite, que les « lectures graduées » forment un ensemble « considérable ». En effet, la consultation de son « Cours de lecture suivi par Adèle depuis l'âge de six ans jusqu'à vingt-deux » révèle au lecteur curieux une liste de titres fournie, adaptés à chaque étape du développement de la jeune fille.

12 Enfin, Flaubert a pris en note cinq ouvrages qui laissent attendre un traitement spécifique de l'éducation des filles. Mais les notes prises sur le premier, *La Femme* de Michelet (f^o^ 171 v°), ne présentent aucun élément relevant de ce domaine, pas plus que celles concernant *De l'éducation des mères de famille* (f^o^ 170), par Louis-Aimé Martin, continuateur de Bernardin de Saint-Pierre. Ce dernier livre n'est d'ailleurs pas à proprement parler un ouvrage de pédagogie ; il propose une relecture du monde et de l'ensemble des activités humaines à l'aune de la religion dont le vecteur principal se trouve être la femme dans son rôle de mère de famille. De cet ouvrage, Flaubert retient néanmoins une anecdote concernant la lecture, mais masculine :

> Un jeune homme, reconnaît le vide de ses plaisirs, à 17 ans, parce que sa mère lui fait lire *La Nouvelle Héloïse* ! Lecture enchantée, qui le passionne !… Pour se rendre digne de l'amour il entre avec transport dans le chemin de la vertu.

Point n'est besoin de préciser que l'ermite de Croisset, en ce qui le concerne, n'est guère convaincu par l'effet salvateur que pourrait opérer ce roman, pas plus que ne le seront Bouvard et Pécuchet dans la fiction : les deux anciens copistes renonceront en effet à utiliser cette lecture pour combattre l'onanisme présumé de Victor, l'adolescent n'étant « pas capable de rêver un ange[28] ».

13 D'ailleurs, lorsqu'il relit *Sophie* (f° 176), Flaubert retient presque uniquement l'intérêt que Rousseau porte aux mathématiques élémentaires plutôt qu'à la lecture : « Apprendre à chiffrer avant tout (*id.* dans Fénelon) car rien n'offre plus d'utilité. » C'est bien Flaubert qui établit la filiation sur ce point entre Rousseau et Fénelon. En effet, l'écrivain avait déjà consigné cet aspect dans les notes prises sur *De l'éducation des filles* (f° 190) :

> Prosaïsme de Fénelon : la femme ne doit pas raisonner.
> « J'aime mieux qu'elle soit instruite des comptes de votre maître d'hôtel que des disputes des théologiens sur la grâce. »

14 En outre, dans l'ouvrage de Fénelon, Flaubert relève également deux extraits qui sont directement reliés à la question de la lecture féminine et dans lesquels celle-ci se trouve expressément incriminée. D'un côté, l'apprentissage de l'italien et de l'espagnol est déconseillé car ces langues « ne servent guère qu'à lire des livres dangereux et capables d'augmenter les défauts des femmes » – motif qui paraîtra « bête [29] » à Bouvard et Pécuchet dans le roman ; et d'autre part, l'activité de lecture ne peut s'exercer qu'en étant rigoureusement et aveuglément encadrée : la femme « doit avoir en horreur des livres défendus sans vouloir examiner ce qui les fait défendre ».

15 La lecture représente donc un danger dont il faut à toute force préserver les femmes. Et c'est dans l'ouvrage de l'abbé Balme-Frézol, *Réflexions et conseils pratiques sur l'éducation* (f° 193), que Flaubert recopie le plus d'extraits en lien avec la question de la lecture féminine. En effet, cet ecclésiastique, on pouvait s'y attendre, présente comme profondément antithétiques l'activité de lecture et la moralité qu'il s'agit de ne jamais heurter. Flaubert relève une anecdote, racontée dans l'ouvrage, qui souligne particulièrement cette liaison : « Une femme agonisante, comme on l'exhortait à recourir à la foi laissait sortir ces paroles : "Comment… voulez-vous… que j'aie la foi ? – J'ai tant lu !" » Si lire amène immanquablement à perdre la foi, il est du devoir des parents et des enseignants de réduire au minimum l'exercice de la lecture pour les jeunes filles, d'autant plus lorsqu'il s'applique au genre réprouvé des romans dont les titres constituent déjà souvent en eux-mêmes une offense à la pudeur, comme l'assure le *Rapport du vicomte de La Guéronnière sur le colportage*, datant d'avril 1853.

16 L'abbé Balme-Frézol donne également une définition du roman que Flaubert recopie dans ses notes. Elle insiste d'abord sur le ressort passionnel qui est propre au genre : ce « n'est ni une histoire, ni un apologue, ni une fable, c'est le récit d'aventures, d'événements inventés à plaisir, et dans lequel on met en scène les passions les plus violentes, afin de remuer et d'exciter celles des lecteurs. » L'ecclésiastique souligne également l'absence de « vérité humaine » de ces publications qui font miroiter un « monde de chimères », et où les femmes sont « extraordinaires, excentriques et [...] ne ressemblent [en] rien à la femme véritable ». Les meilleurs de ces livres ont même « fait plus de mal depuis vingt-cinq ans que toutes les productions éhontées de la régence et que tous les ouvrages impies ou libertins du 18e siècle. » Or c'est bien à un développement exagéré des passions de Victorine que le lecteur va assister dans le chapitre x de *Bouvard et Pécuchet* : « La littérature développe l'esprit mais exalte les passions. / Victorine fut renvoyée du catéchisme, à cause des siennes [30]. »

17 Pourtant, si l'on suit précisément le déroulement des événements dans ce passage, il apparaît que la fillette n'a jamais ouvert le moindre roman, du moins à l'instigation et avec la bénédiction de « Mon oncle » et « Bon ami », les noms que les deux pédagogues se font donner par les deux enfants. C'est d'abord en raison de l'échec essuyé par Victor dans l'apprentissage de la musique que les anciens copistes conçoivent l'idée qu'il lui faudrait « savoir au moins trousser une lettre », projet irréalisable puisque, selon un principe digne du dictionnaire des idées reçues – bien qu'il n'y figure pas : « Le style épistolaire ne peut s'apprendre ; car il appartient exclusivement aux femmes. » Se pose alors la question du choix des textes littéraires qui conviendraient à ce jeune esprit. Les suggestions répertoriées par Mme Campan dans son ouvrage (« la scène d'Éliacin, les chœurs d'*Esther*, Jean-Baptiste Rousseau, tout entier ») sont aussitôt rejetées : « C'est un peu vieux ». Et le recours au genre romanesque est d'emblée écarté : « Quant aux romans, [Mme Campan] les prohibe, comme peignant le monde sous des couleurs trop favorables ». Outre les contes de fées – qui présentent l'inconvénient de laisser « espérer des palais de diamants » à leurs lecteurs, deux romans seulement échappent à la proscription générale : « *Clarisse Harlowe* et le *Père de famille* par miss Opie ». Néanmoins, le nom de cette romancière ne

se trouvant pas dans la *Biographie universelle* (qui est la bible de Bouvard et Pécuchet [31]), la prescription se trouve invalidée et tombe d'elle-même. Donc, si l'on résume, aucun roman n'a passé victorieusement l'épreuve et n'a donc pu être proposé à la lecture.

18 Or il s'agissait ici de faire l'éducation littéraire de Victor et non celle de Victorine, même si les deux enfants semblent parfois être traités ensemble (ainsi dans la phrase concernant les contes de fées : « Ils vont espérer… »). En tous cas, pour la jeune fille plus particulièrement, la lecture de romans, pas même envisagée, est encore moins représentée. Pourtant, ce sont bien les passions de Victorine qui s'exacerbent et qui motivent son renvoi du catéchisme. Aurait-elle alors pu lire des romans en cachette ? Dans la mesure où Bouvard et Pécuchet vont bientôt s'apercevoir que l'adolescente est parvenue à leur cacher les relations qu'elle entretient avec le tailleur Romiche, spectacle qui les « pétrifi[e] [32] », il n'est pas impossible qu'elle se soit aussi – et d'abord – secrètement livrée au plaisir coupable de la lecture d'ouvrages défendus. Les deux pédagogues l'ignorant, ils pourraient donc – en toute bonne foi – continuer à penser et à prétendre au sujet de leur protégée : « Si elle est vicieuse ce n'est pas la faute de ses lectures [33]. »

19 Mais on peut formuler une autre hypothèse – qui ne trouve pas plus que la précédente de confirmation dans la lettre du texte : cet épisode de lecture des romans interdits n'aurait-il pas déjà eu lieu, en amont, dans la fiction et Victorine n'en bénéficierait-elle (ou n'en pâtirait-elle) pas au moins symboliquement ? En effet, tout à la fin du cinquième chapitre, qui traite des différentes dimensions de la littérature, est abordée la question de la moralité dans l'art. Lors d'une discussion entre les deux anciens copistes et plusieurs autres personnages, le comte de Faverges fait son apparition en tendant à Bouvard « le second volume des *Mémoires du diable* ». Il ne s'agit pas d'un ouvrage qu'on lui aurait confié :

> Mélie, tout à l'heure, le lisait dans la cuisine ; et comme on doit surveiller les mœurs de ces gens-là, il avait cru bien faire en confisquant le livre.
> Bouvard l'avait prêté à sa servante. On causa des romans [34].

20 La petite bonne des deux anciens copistes est une sorte de préfiguration de Victorine. Orpheline, elle a dû gagner très tôt sa vie, travaillant dans la ferme du comte de Faverges alors qu'elle était encore enfant [35]. De nombreux indices sont également donnés au lecteur qui font signe vers une moralité défaillante : elle est la maîtresse de Gorgu, puis cède aux instances de Pécuchet, et dans les plus anciens scénarios du roman, son évocation faisait voisiner les sèmes de la prostitution et de la nature :

> Aux environs, il y a une ville de garnison, et on aperçoit çà et là dans les blés une culotte rouge comme un coquelicot. Leur petite bonne blonde, avec des taches de rousseur, la taille mince et l'air ingénu a des relations avec un lancier [36].

Victorine, blonde comme Mélie, et tirant l'aiguille avec la même dextérité, est elle aussi mise en relation avec des fleurs alors que se déroule l'épisode de l'accouplement des paons, et qu'elle se trouve dans une position qui sera celle dans laquelle Bouvard la découvrira, couchée avec le tailleur Romiche : « Un peu plus loin, Victorine étalée sur le dos en plein soleil, aspirait toutes les fleurs qu'elle s'était cueillies [37]. » Ce jeu de correspondances et de ressemblances autorise et promeut tacitement une circulation et un échange des actions entre les deux personnages féminins au sein de la fiction : ce que l'une a fait, l'autre le fera – vraisemblablement. Point n'est donc nécessaire de montrer Victorine en train de lire un livre dangereux : Mélie l'a fait avant elle, donc Mélie l'a déjà fait pour elle !

21 Mais qu'on ne s'y trompe pas : Flaubert ne souscrit évidemment pas à cette dénonciation des dangers que la lecture des romans ferait intrinsèquement courir aux jeunes filles. Si les romans sont immoraux, c'est qu'ils sont mal écrits, mal conçus et mal reçus, comme l'oncle l'avait d'emblée expliqué à sa nièce Caroline. La lecture est certainement une activité indispensable pour les jeunes filles, mais c'est le tempérament de chacune d'entre elles qui, dans la fiction aussi bien que dans la réalité, décidera le profit qu'elle pourra en retirer. Pour Flaubert, tout dépend de cette « combinaison de l'innéité & de l'éducation [38] » qui, il en était certain, s'était présentée de manière particulièrement favorable chez sa nièce et qui fut l'une des rares sources de bonheur dans son existence, l'art excepté :

> C'est une joie profonde pour moi, mon pauvre Loulou, que de t'avoir donné le goût des occupations intellectuelles. Que d'ennuis & de sottises il vous épargne ! Chez toi, d'ailleurs le terrain était propice & la culture a été facile. Pauvre chat ! comme je t'aime ! – & que j'ai envie de t'embrasser. – Quelles bavettes nous taillerons, quand nous nous reverrons [39].

BIBLIOGRAPHIE

Gustave Flaubert par sa nièce, Caroline Franklin Grout : Heures d'autrefois, Mémoires inédits, Souvenirs intimes et autres textes, éd. de Matthieu Desportes, [Mont-Saint-Aignan], Publications de l'université de Rouen, 1999.

Chevalley-Sabatier Lucie, *Gustave Flaubert et sa nièce Caroline*, Paris, La Pensée universelle, 1971.

Dord-Crouslé Stéphanie, « Pour en finir avec la famille ? L'univers romanesque de Flaubert à partir du cas de *Bouvard et Pécuchet* », dans Katarína Bednárová et Jana Truhlářová (dir.), *Famille et relations familiales dans les littératures française et francophone* (actes du colloque de Budmerice, Slovaquie, 3-5 octobre 2007), université Comenius de Bratislava, SAP Bratislava, 2008, p. 121-134. [En ligne : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00320616]

Dord-Crouslé Stéphanie, « La place de la fiction dans le second volume de *Bouvard et Pécuchet* », *Arts et Savoirs*, nº 1 : Bouvard et Pécuchet : *la fiction des savoirs*, Gisèle Séginger (dir.), 2012. [En ligne sur OpenEdition Journals : https://doi.org/10.4000/aes.579]

Dord-Crouslé Stéphanie, « La *Biographie Michaud*, un dictionnaire au cœur de "l'encyclopédie critique en farce" flaubertienne », *Revue Flaubert*, nº 19 : *Flaubert, le* Dictionnaire *et les dictionnaires*, Biagio Magaudda (dir.), 2021. [En ligne sur le site du Centre Flaubert de l'université de Rouen : https://flaubert-v1.univ-rouen.fr/revue/article.php?id=331]

Flaubert Gustave, *Bouvard et Pécuchet, avec des fragments du « second volume » dont le Dictionnaire des idées reçues*, éd. de Stéphanie Dord-Crouslé, Paris, Flammarion, « GF », 2011.

Flaubert Gustave, *Correspondance*, éd. de Yvan Leclerc et Danielle Girard, 2017-… [En ligne sur le site du Centre Flaubert de l'université de Rouen : https://flaubert.univ-rouen.fr/œuvres/correspondance/]

Flaubert Gustave, *Les Dossiers documentaires de Bouvard et Pécuchet*, édition intégrale balisée en XML-TEI accompagnée d'un outil de production de « seconds

volumes » possibles, Stéphanie Dord-Crouslé (dir.), 2012-…, ISSN 2495-9979. [En ligne : https://www.dossiers-flaubert.fr/]

Flaubert Gustave, *Les Manuscrits de* Bouvard et Pécuchet. *Édition électronique du manuscrit intégral de* Bouvard et Pécuchet, *premier volume*, Yvan Leclerc et Danielle Girard (dir.), 2013. [En ligne sur le site du Centre Flaubert de l'université de Rouen : https://flaubert.univ-rouen.fr/manuscrits/manuscrit-de-bouvard-et-pécuchet/bouvard-et-pécuchet/]

Flaubert Gustave, *Madame Bovary*, *Œuvres complètes*, t. III, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2013.

Wada Mitsumasa, *Roman et éducation, étude génétique du chapitre* x *de Bouvard et Pécuchet de Flaubert*, thèse de doctorat, Jacques Neefs (dir.), université Paris 8, 1995.

Wada Mitsumasa, « Éduquer et écrire : le dossier pédagogique de *Bouvard et Pécuchet* », dans Stéphanie Dord-Crouslé, Stella Mangiapane et Rosa Maria Palermo Di Stefano (dir.), *Éditer le chantier documentaire de* Bouvard et Pécuchet. *Explorations critiques et premières réalisations numériques*, Messine, Andrea Lippolis Editore, 2010, p. 229-236. [En ligne : https://hal-anr.archives-ouvertes.fr/halshs-00549164v1]

NOTES

1 Voir par exemple cette lettre à Frankline Sabatier du 16 février 1879 : « J'adore les enfants et étais né pour être un excellent papa ; mais le sort et la littérature en ont décidé autrement ! – C'est une des mélancolies de ma vieillesse que de n'avoir pas un petit être à aimer et à caresser. » La *Correspondance* de Flaubert est citée d'après l'édition en ligne procurée par Yvan Leclerc et Danielle Girard, université de Rouen Normandie, 2017-…

2 Voir Stéphanie Dord-Crouslé, « Pour en finir avec la famille ? L'univers romanesque de Flaubert à partir du cas de *Bouvard et Pécuchet* », dans Katarína Bednárová et Jana Truhlářová (dir.), *Famille et relations familiales dans les littératures française et francophone* (actes du colloque de Budmerice, Slovaquie, 3-5 octobre 2007), université Comenius de Bratislava, SAP Bratislava, 2008, p. 121-134.

3 « […] je ne te cache pas que l'arrivée des *Anglais* m'a été une grande joie. Fasse le dieu des coïts que jamais je ne repasse par de pareilles angoisses » (lettre à Louise Colet du 16 décembre 1852).

4 « L'idée de donner le jour à quelqu'un *me fait horreur*. Je me maudirais si j'étais père. – Un fils de moi, oh non, non, non ! que toute ma chair périsse,

et que je ne transmette à personne l'embêtement et les ignominies de l'existence » (lettre à Louise Colet du 11 décembre 1852).

5 Dans l'édition de la *Correspondance* en ligne, 31 lettres comportent cette adresse de Flaubert à sa nièce Caroline.

6 *Gustave Flaubert par sa nièce*, *Caroline Franklin Grout : Heures d'autrefois*, *Mémoires inédits*, *Souvenirs intimes et autres textes*, éd. Matthieu Desportes, [Mont-Saint-Aignan], Publications de l'université de Rouen, 1999, p. 131. On pourra aussi consulter les souvenirs de la nièce de Caroline : Lucie Chevalley-Sabatier, *Gustave Flaubert et sa nièce Caroline*, Paris, La Pensée universelle, 1971.

7 *Gustave Flaubert par sa nièce…*, *op. cit.*, p. 131.

8 On note d'ailleurs un curieux glissement dans les premières lettres échangées par Flaubert et la lectrice de *Madame Bovary*, Marie-Sophie Leroyer de Chantepie. Alors que le romancier lui écrit : « Je vis avec ma mère et avec une nièce (la fille d'une sœur, morte à vingt ans), dont je fais l'éducation » (lettre du 23 août 1857), sa correspondante lui répond : « Je vous plains bien de la perte d'une sœur qui devait être selon votre cœur, puisque vous aviez fait son éducation. Vous deviez l'aimer non seulement en frère, mais encore paternellement » (lettre du 26 septembre 1857).

9 *Gustave Flaubert par sa nièce*, *op. cit.*, p. 147.

10 Quand Flaubert n'est pas à Croisset, il continue à veiller de loin sur les apprentissages de sa nièce, ainsi lorsqu'il est à Tunis pour préparer *Salammbô* : « Ta bonne maman m'écrit que tu ne fais pas grand-chose. Tâche cependant d'avoir recopié sur un beau cahier tes rédactions d'histoire du Moyen Âge et d'avoir un peu appris des dates » (lettre à sa « chère petite Lilinne » du 8 mai 1858). Il fait preuve de la même vigilance lorsque c'est Caroline qui s'éloigne quelques jours de la maison familiale : « Je suis bien aise que les *Récits Mérovingiens* t'amusent. Relis-les quand tu auras fini. *Apprends des dates*, tu as tes programmes. Et passe tous les jours quelque temps à regarder une carte de géographie » (lettre à Caroline du 27 novembre 1858).

11 *Gustave Flaubert par sa nièce…*, *op. cit.*, p. 151.

12 *Ibid.*

13 Par exemple : « As-tu bien travaillé pour moi ? je me présenterai avec une quantité de programme effrayante. J'aurai ce soir fini tout le cours du

Moyen Âge ; voilà deux jours entiers que j'y travaille, sans discontinuer » (lettre à Caroline du 17 décembre 1859).

14 *Gustave Flaubert par sa nièce…*, *op. cit.*, p.152.

15 Il s'emporte ainsi plaisamment contre l'un des cousins de sa nièce qui lui a lu « du Scribe & du Casimir Delavigne. Voilà de belles lectures ! et un joli style ! » (lettre à Caroline du 6 mars 1861).

16 *Gustave Flaubert par sa nièce*, *op. cit.*, p. 152. Caroline reprend ici les idées développées par son oncle dans la lettre qu'il lui a adressée le 24 janvier 1862.

17 Cette exigence intellectuelle trouve cependant ses limites dans la manière dont Gustave, en plein accord avec sa mère, a orienté la jeune Caroline dans le choix de son époux. En effet, l'oncle a explicitement donné la préférence à la situation sociale et financière avantageuse du prétendant : « Tu pourrais peut-être, ici, trouver des gens plus brillants ? Mais l'esprit, *l'agrément*, est le partage presque exclusif des bohèmes ! Or ma pauvre nièce mariée à un homme pauvre est une idée tellement atroce que je ne m'y arrête pas une minute. Oui, ma chérie, je déclare que j'aimerais mieux te voir épouser un épicier millionnaire qu'un grand homme indigent. – Car le grand homme aurait, outre sa misère des brutalités et des tyrannies à te rendre folle ou idiote de souffrances » (lettre à sa nièce Caroline du 23 décembre 1863). En l'occurrence, le choix d'un épicier en la personne d'Ernest Commanville n'a pas préservé Caroline de rencontrer des déboires conjugaux… entre autres, peut-être, parce que le promis n'était pas millionnaire ?

18 Gustave Flaubert, *Madame Bovary* (I, 4), *Œuvres complètes*, t. III, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2013, p. 181.

19 « Je vous sais gré d'exalter l'individu si rabaissé de nos jours par la Démocrasserie » (lettre à Hippolyte Taine du 5 novembre 1866).

20 Le scénario originel du roman, ébauché dans un carnet de travail en 1863, comporte ces indications : « essayent d'adopter un enfant – éducation – deux enfants, espérant les marier plutard » (carnet 19, f° 41, BHVP).

21 Sur ces aspects structurels, voir Stéphanie Dord-Crouslé, « La place de la fiction dans le second volume de *Bouvard et Pécuchet* », *Arts et Savoirs*, n° 1, 2012.

22 Lettre à Guy de Maupassant du 21 janvier 1880.

23 Ce dossier, intitulé « Morale – Éducation – Phrénologie – Administration » (ms. g226(2) f^os 167-208), est consultable sur le site *Les Dossiers documentaires de Bouvard et Pécuchet*, édition intégrale balisée en XML-TEI accompagnée d'un outil de production de « seconds volumes » possibles, Stéphanie Dord-Crouslé (dir.), 2012-…

24 On renvoie aux nombreux travaux de Mitsumasa Wada qui a été le premier à travailler sur ce dossier. Voir en particulier sa thèse (*Roman et éducation, étude génétique du chapitre* x *de* Bouvard et Pécuchet *de Flaubert*, université Paris 8, 1995) et « Éduquer et écrire : le dossier pédagogique de *Bouvard et Pécuchet* », dans Stéphanie Dord-Crouslé, Stella Mangiapane et Rosa Maria Palermo Di Stefano (dir.), *Éditer le chantier documentaire de Bouvard et Pécuchet. Explorations critiques et premières réalisations numériques*, Messine, Andrea Lippolis Editore, 2010, p. 229-236.

25 Ainsi de Victor de Laprade (*L'Éducation libérale*, f° 171), Franck (*Éléments de morale*, f° 173), Rousseau (*Lettres élémentaires sur la botanique*, f° 174, et *Projet pour l'éducation de M. de Sainte-Marie*, f° 186), Buisson (*Pédagogie. Devoirs d'écoliers américains*, f° 177), Bain (*La Science de l'éducation*, f° 178), Locke (*De l'Éducation des enfants*, f° 181), Cicéron (*De officiis*, f° 184), Letourneau (*Physiologie des passions*, f° 187), Houry (*L'Éducation selon l'esprit du christianisme*, f° 188), Lachabeaussière (*Catéchisme français ou Principe de philosophie* […] *républicaine*, f° 188), Gasc (*Le Livre des pères de famille*, f° 189), Broussais (*Hygiène morale*, f° 189), Marcellus (*Conseils d'un ami à un jeune homme studieux*, f° 189), Mandeville (*La Fable des abeilles*, f° 191), Dupanloup (*De l'éducation*, f^os 194-195), ou dans le recueil *Un million de faits* (f° 188).

26 Voir Robin (*L'Instruction et l'Éducation*, f° 169), Paroz (*Histoire universelle de la pédagogie*, f° 172) et Bourdet (*Principes d'éducation positive*, f° 188 v°).

27 Mais pas tous : rien chez la comtesse de Rémusat (*Essais sur l'éducation des femmes*, f° 185) ni chez Pauline Guizot (*Lettres de famille sur l'éducation*, f° 192).

28 Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet, avec des fragments du « second volume » dont le Dictionnaire des idées reçues*, éd. de Stéphanie Dord-Crouslé, Paris, Flammarion, « GF », 2011, p. 382.

29 *Ibid.*, p. 358.

30 *Ibid.*, p. 381.

31 Pour éclaircir la référence à cette « miss Opie », voir Stéphanie Dord-Crouslé, « La *Biographie Michaud*, un dictionnaire au cœur de "l'encyclopédie critique en farce" flaubertienne », *Revue Flaubert*, n° 19 : *Flaubert, le* Dictionnaire *et les dictionnaires*, Biagio Magaudda (dir.), 2021.

32 Voici la scène : « Derrière les débris du bahut, sur une paillasse Romiche et Victorine dormaient ensemble. / Il lui avait passé le bras sous la taille – et son autre main, longue comme celle d'un singe, la tenait par un genou, les paupières entre-closes, le visage encore convulsé dans un spasme de plaisir. Elle souriait, étendue sur le dos. Le bâillement de sa camisole laissait à découvert sa gorge enfantine marbrée de plaques rouges par les caresses du bossu. Ses cheveux blonds traînaient, et la clarté de l'aube jetait sur tous les deux une lumière blafarde » (*Bouvard et Pécuchet*, éd. cit., p. 391).

33 *Ibid.*, p. 393.

34 *Ibid.*, p. 213.

35 *Ibid.*, p. 164-165, d'une part, et p. 71, d'autre part.

36 Gustave Flaubert, *Les Manuscrits de* Bouvard et Pécuchet. *Édition électronique du manuscrit intégral de* Bouvard et Pécuchet, *premier volume*, Yvan Leclerc et Danielle Girard (dir.), université de Rouen, 2013. Ici, ms. gg10 f° 35.

37 *Bouvard et Pécuchet*, éd. cit., p. 372.

38 Lettre à Louise Colet du 31 mars 1853.

39 Lettre à sa nièce Caroline du 31 décembre 1876.

AUTEUR

Stéphanie Dord-Crouslé
CNRS – IHRIM UMR 5317
IDREF : https://www.idref.fr/050455907
ORCID : http://orcid.org/0000-0002-6683-9509
HAL : https://cv.archives-ouvertes.fr/stephanie-dord-crousle
ISNI : http://www.isni.org/0000000040575897
BNF : https://data.bnf.fr/fr/13530782